



Le Langage

Nature, structure,
apprentissage, usage



Le Langage

Nature, structure,
apprentissage, usage



Conception couverture et intérieur: Isabelle Mouton
Crédit photo couverture: © Sean Gladwell/GettyImages

RETROUVEZ NOS OUVRAGES SUR :
www.scienceshumaines.com
<http://editions.scienceshumaines.com>

Diffusion/Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2022**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tél. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN 9782361067298

PARTIE 1

Nature et origine du langage

- La pensée est-elle contenue dans le langage ?
(*Jean-François Dortier*)
- Les origines du langage (*Jacques François*)
- Comment le langage est-il venu ?
(Entretien avec *Jean-Marie Hombert* et *Gérard Lenclud*)
- Existe-t-il des universaux du langage ? (*Jacques François*)
- En deçà du langage, le sens mathématique (*Nicolas Journet*)
- L'erreur de Broca : l'aire de Broca n'est pas le centre de la parole ! (*Charlotte Jacquemot*)
- Le langage, le cerveau et leurs troubles : enjeux de la neuropsycholinguistique (*Halima Sahraoui*)
- Les mots, les choses et nous (*Vincent Nyckees*)
- D'où vient le sens des mots ? (*Georges Kleiber*)

Signe(s), sémiologie, sémantique

- Qu'est-ce que le signe ? (*Jean-Marie Klinkenberg*)
- La sémiologie, science des signes (*Jean-François Dortier*)
- La sémiotique, comprendre l'univers des signes (*Joseph Courtés*)
- La sémantique : à la recherche du sens (*Karine Philippe*)
- Le sens n'est pas dans le mot (Entretien avec *Louis-Jean Calvet*)
- Surmonter Babel n'est pas une mince affaire (*Nicolas Journet*)

La langue comme structure

- La naissance de la linguistique structurale. L'école de Prague
(*Nicolas Journet*)
- Qu'est-ce que la phonologie
- La phonologie : passé et présent des sons dans le langage
(Entretien avec *Bernard Laks*)
- À quoi servent les métaphores ? (*Dominique Legallois*)
- L'analogie au cœur de la pensée
(Trois questions à *Douglas Hofstadter* et *Emmanuel Sander*)

JEAN-FRANÇOIS DORTIER

LA PENSÉE EST-ELLE CONTENUE DANS LE LANGAGE ?

« **M**e promenant en ville, l'autre jour, j'ai entendu tout à coup un miaulement plaintif au-dessus de moi. J'ai levé les yeux. Sur le bord du toit se trouvait un petit chat. » Il suffit de lire (ou d'écouter) ce début d'histoire, pour « voir » aussitôt la scène : le toit, le petit chat, le promeneur qui le regarde.

À quoi ressemble ce chat ? Peu importe qu'il soit blanc ou noir, le mot renvoie à ce que tout le monde connaît : un animal à quatre pattes, une queue, des oreilles pointues, des yeux ronds, qui miaule (et parfois ronronne).

Mais sans l'existence d'un mot général qui désigne tous les types de chat – roux, noirs, blancs, tigrés, assis ou debout, gros ou maigrelets... –, aurait-on une idée générale de l'espèce « chat » ? Notre monde mental ne serait-il pas dispersé en une myriade d'impressions, de situations, d'objets tous différents ? Deux conceptions s'opposent à ce propos.

Au début était le verbe ?

La plupart des philosophes, psychologues et linguistiques, au début du ^{xx}e siècle, partagent cette idée : le langage étant le propre de l'homme, c'est lui qui donne accès à la pensée. Sans langage, il n'y aurait pas de pensée construite : nous vivrions dans un monde chaotique et brouillé fait d'impressions, de sensations, d'images fugitives.

C'est ce que pensait Ferdinand de Saussure, le père de la linguistique contemporaine, qui affirmait dans son *Cours de linguistique générale* (1916) : « Philosophes et linguistes se sont toujours accordés à reconnaître que sans le secours des signes nous serions incapables de distinguer deux idées d'une façon claire et constante. Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. » Et il ajoutait : « Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue. »

Vers la même époque, le philosophe du langage Ludwig Wittgenstein était parvenu à la même conclusion : « Les limites de mon langage signifient les limites de mon monde », écrit-il dans le *Tractatus* (1921). Un peu plus tard, dans *Pensée et langage* (1933), le psychologue russe Lev S. Vygotski le dira à sa manière : « La pensée n'est pas seulement exprimée par les mots : elle vient à l'existence à travers les mots. »

Les idées précèdent les mots

Si le langage produit la pensée, cette théorie a de nombreuses conséquences. D'abord que la linguistique tient une place centrale dans la connaissance du psychisme humain et que décrypter les lois du langage revient à décrypter les lois de la pensée. Sans le mot « chat », on ne percevrait que des cas particuliers : des chats roux, blancs ou tigrés, sans jamais comprendre qu'ils appartiennent à une même catégorie générale. Le langage donne accès à cette abstraction, déverrouille la pensée.

Mais est-on vraiment sûr que sans l'existence du mot « chat », notre pensée serait à ce point diffuse et inconsistante, que privé du mot, l'on ne pourrait pas distinguer un chat d'un chien ? Les recherches en psychologie cognitive, menée depuis les années 1980, allaient démontrer que les nourrissons disposent, bien avant l'apparition du langage, d'une vision du monde plus ordonnée qu'on le croyait jusque-là.

Ces recherches ont donné du poids aux linguistiques cognitives, apparues dans les années 1970, qui ont introduit une véritable révolution copernicienne dans la façon d'envisager les relations entre langage et pensée. Les linguistiques cognitives soutiennent en effet que les éléments constitutifs du langage – la grammaire et le lexique – dépendent de schémas mentaux préexistants. Pour le dire vite : ce n'est pas le langage qui structure la pensée, c'est la pensée qui façonne le langage. L'idée du chat précède le mot, et même un aphasique, qui a perdu l'usage du langage, n'en reconnaît pas moins l'animal.

Les conséquences de cette approche allaient être fondamentales. Tout d'abord la linguistique perdait son rôle central pour comprendre le psychisme humain. Et la psychologie cognitive, qui se propose de comprendre les états mentaux, devait prendre sa place.

Ainsi pour comprendre le sens du mot « chat », il faut d'abord comprendre le contenu de la pensée auquel le mot réfère. Pour la

psychologue Eleanor Rosch (une référence essentielle pour les linguistiques cognitives), l'idée de « chat » se présente sous la forme d'une image mentale typique appelée « prototype », correspondant à un modèle mental courant : l'animal au poil soyeux, yeux ronds, moustache, qui miaule, etc. La représentation visuelle tient une place centrale dans ce modèle mental : ce sont d'ailleurs dans les livres d'images que les enfants découvrent aujourd'hui ce qu'est une vache, un cochon ou un dinosaure.

Georges Lakoff, élève dissident de Noam Chomsky et tenant de la sémantique cognitive, soutiendra que les mots prennent sens à partir des schémas mentaux sur lesquels ils sont greffés. Voilà d'ailleurs comment s'expliquent les métaphores. Si je dis d'un homme qu'il est un « gros matou », personne ne va le prendre pour un chat, chacun comprend que je fais appel à des caractéristiques sous-jacentes des gros chats domestiques : placides, indolents, doux. Ce sont ces traits sous-jacents qui forment la trame des mots et leur donnent sens.

Ronald W. Langacker¹ a appliqué les mêmes principes à la grammaire. Les structures de la grammaire ne reposent pas sur les lois internes au langage, mais dérivent de catégories mentales plus profondes, notamment des représentations spatiales. Ainsi, dans beaucoup de langues, l'expression du temps (futur, passé) est décrite en termes d'espace : on dit « après » -demain ou « avant » -hier, comme on dit que le temps est « long » ou « court ».

Ces approches psychologiques du langage ont donc renversé le rapport entre langage et pensée.

Une des conséquences majeures est que le langage n'est pas le seul « propre de l'homme² » ; il n'est qu'un dérivé de la capacité à produire des représentations mentales, précisément des images mentales organisées en catégories. Au moment même où les linguistiques cognitives prenaient de l'importance, un autre courant de pensée, la pragmatique³, allait proposer une autre version des relations entre langage et pensée.

Revenons à notre chat perdu. En utilisant le mot « chat », nul ne sait exactement quelle image l'auteur de l'histoire a vraiment en tête : quelle est pour lui sa couleur, sa taille ou sa position exacte ? Le mot a la capacité de déclencher des représentations, mais il ne peut les contenir intégralement. C'est sa force et ses limites.

1- R. W. Langacker, *Foundations of Cognitive Grammar*, 2 vol., Stanford University Press, 1987-1991.

2- Voir J.-F. Dortier, *L'Homme, cet étrange animal*, 2^e éd., Sciences Humaines, 2012.

3- À ne pas confondre avec le pragmatisme, un courant philosophique américain.

Tous les mots comportent de l'implicite

Selon l'approche de la pragmatique, le langage n'est ni le créateur de la pensée (comme le pensait Saussure) ni son reflet (comme le soutiennent les linguistiques cognitives) : il est un médiateur qui déclenche des représentations. C'est un peu comme une étiquette sur une porte qui indique ce qui se trouve à l'intérieur (chambre 23, w.-c...), mais ne dit rien sur la couleur des murs, la forme du lit ou la position des toilettes.

Cela a d'importantes conséquences sur la façon d'envisager les relations entre langage et pensée. Le mot ne contient pas l'idée, il ne la reflète pas non plus, mais il l'induit. Quand on communique, on ne fait qu'induire une représentation. Le procédé est économique car il n'oblige pas à tout dire : le « toit » sur lequel est perché le chat renvoie implicitement au toit d'une maison et non à un toit de voiture, tout le monde le comprend sans qu'il soit besoin de le dire. Tous les mots comportent de l'implicite, qu'il s'agit de décoder.

En un sens, le langage, comme outil de communication, est réducteur par rapport à la pensée qu'il représente. Mais en même temps, les mots suggèrent toujours plus que la pensée qui les a fait naître, déclenchant chez ceux qui l'écoutent une infinité de représentations possibles.

JACQUES FRANÇOIS

LES ORIGINES DU LANGAGE

Pour Richard Klein, paléanthropologue réputé de l'université de Chicago, le langage humain serait apparu en Afrique il y a environ 50 000 ans à la suite d'une mutation du gène FoxP2¹. Le langage serait donc le produit d'une mutation génétique parfaitement datable. Cette réponse est toutefois très loin de réunir l'assentiment des spécialistes de la question.

Une question lourde de présupposés...

La question des origines du langage comporte quelques pièges et cache de lourds présupposés.

Premier piège: s'interroge-t-on sur l'origine de la faculté de langage comme maniement de signes (ce qui inclut les diverses langues des signes), ou spécifiquement de la parole? Ce sont deux questions différentes: le langage des signes montre que l'on peut échanger des signes sans parole.

Deuxième piège: à quoi reconnaît-on un langage? Toute expression symbolique, par exemple la représentation des mains décalquées dans d'innombrables grottes préhistoriques, est-elle partie prenante d'un langage? Sans doute, pour les sémioticiens qui étudient les stratégies humaines visant à attacher du sens à un support matériel.

Troisième piège: la formulation présuppose que le langage humain est apparu en un seul lieu à une seule époque (c'est la thèse de la « monogenèse »), alors qu'il est possible qu'il soit apparu à différentes occasions et qu'une seule variante de langage articulé se soit maintenue à la suite d'une compétition ou de l'extinction d'un peuple doté de cette faculté. On a identifié une variante du gène FoxP2 dans deux ossements de Néandertaliens, ce qui laisse supposer qu'ils possédaient une aptitude au langage: mais quel genre de langage les Néandertaliens parlaient-ils?

1- Voir W. Enard *et al.*, « Molecular evolution of FOXP2, a gene involved in speech and language », *Nature*, vol. CDXVIII, n° 6900, 22 août 2002.

...qui rebute les linguistes

La question de l'origine du langage humain a hanté les meilleurs esprits aux ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles (John Locke, l'abbé Condillac, Jean-Jacques Rousseau, Johann Herder, etc.). Il s'agissait de recherches purement spéculatives, sans aucun support empirique. Pour éviter ces spéculations débridées à une époque où la linguistique voulait se constituer comme science, la Société linguistique de Paris décida en 1866 de bannir toute publication sur le sujet. Cet interdit va peser longtemps sur la discipline.

Mais à partir des années 1990, la question repasse à l'ordre du jour et suscite une vague de publications, sous l'impulsion d'un foisonnement de recherches en archéologie, éthologie, paléontologie, neurobiologie et psychologie évolutionniste. Témoin de la vitalité des recherches sur les origines du langage, la collection *Studies in the evolution of language*, lancée par Kathleen Gibson et James Hurford en 2001 aux Presses universitaires d'Oxford compte actuellement plus une bonne vingtaine de titres.

En France, la publication en 2005 d'un livre collectif majeur, *Aux origines des langues et du langage*² réunissait vingt auteurs, parmi lesquels douze linguistes côtoyaient huit spécialistes de disciplines aussi variées que la philosophie, la génétique, l'archéologie, la paléoanthropologie, l'éthologie et la neuropsychologie.

Paradoxalement, les linguistes dans leur quasi-totalité restent à l'écart des études sur les origines du langage. Certains des travaux les plus avancés sur l'origine du langage humain ont été menés sans l'aval d'aucun linguiste. Ainsi un chapitre captivant de *The Sapient Mind*³ montre à partir d'études de neuro-imagerie et d'archéologie que les circuits neuronaux pilotant la fabrication d'outils du Paléolithique recouvrent partiellement ceux du langage: ce qui suggère que ces deux types de comportements présupposent tous les deux une aptitude humaine plus générale à accomplir des actes complexes et finalisés. Ces deux aptitudes, technique et langagière, auraient donc probablement évolué en se renforçant mutuellement. Parmi les quatre auteurs de ce chapitre, deux sont archéologues, un autre est spécialiste d'anthropologie cognitive et le dernier d'imagerie fonctionnelle: aucun n'est linguiste.

2- J.-M. Hombert (dir.), *Aux origines des langues et du langage*, Fayard, 2005.

3- D. Stout, N. Toth, K. Schick et T. Chaminade, « Neural correlates of Early Stone Age toolmaking. Technology, language and cognition in human evolution », in C. Renfrew, C. Frith et L. Malafouris (dir.), *The Sapient Mind. Archaeology meets neuroscience*, Oxford University Press, 2009.

L'apport de la psychologie développementale et évolutionnaire

Parmi la multitude d'hypothèses qui ont été développées dans le dernier quart de siècle sur la genèse du langage, celles qui relèvent de la psychologie évolutionnaire (entre espèces animales) associée à la psychologie du développement des petits humains, comportent des idées fascinantes sur les facteurs qui, au fil des espèces, ont permis à progressivement la conscience du monde ambiant, de la présence de congénères et finalement de soi, débouchant sur l'échange d'informations et d'affects.

L'anglais Robin Dunbar⁴ est convaincu que nous sommes essentiellement des êtres sociaux et donc que l'origine du langage n'est pas à rechercher dans le partage d'informations, mais dans celui de notre vécu quotidien. Si la cohésion d'un groupe de primates est assurée par le rite du toilettage, celle d'un groupe humain l'est par la pratique du commérage. La thèse du psychologue d'Oxford est que la substitution du commérage au toilettage a permis aux primates humains de décupler la taille du groupe (environ de 15 à 150). Dans les termes de Roman Jakobson, c'est donc la fonction « phatique » qui aurait le mieux contribué à l'émergence de groupes de congénères de plus en plus importants et disposés à coopérer.

Le néo-zélandais Michael Corballis⁵ attribue à la bipédie le développement à la fois instrumental et communicatif de la gestuelle, laquelle a débouché il y a environ un million d'années sur un langage gestuel disposant d'une syntaxe et progressivement enrichi d'éléments vocaux grâce au perfectionnement du contrôle cortical et à l'évolution du tractus phonatoire.

De son côté l'américain Michael Tomasello⁶ a comparé les capacités cognitives et communicatives des grands singes et des jeunes enfants afin de comprendre ce qui fait des seconds de bien meilleurs communicants que les premiers et il conclut qu'ils sont génétiquement programmés pour partager leur attention avec autrui, reconnaître les intentions d'autrui (l'intersubjectivité) et coopérer.

4- Cf. R. Dunbar, *Grooming, gossip and the evolution of language*, Harvard University Press, 1998.

5- Cf. M. Corballis, *The lopsided ape – Evolution of the generative mind*, Oxford University Press, 1991.

6- Cf. M. Tomasello, *The origins of human communication*, MIT-Press, 2008.

Quant au français Jean-Louis Dessalles⁷, il attribue à nos ancêtres proto-humains la capacité de mémoriser des événements importants et la tendance à les convertir en actes de communication (ce qui fait dire à son coauteur, le français Bernard Victorri, que les premiers meneurs d'hommes ont été ceux qui ont su faire entrer la vie quotidienne du groupe dans un destin épique). Dessalles y voit la fonction première d'un protolangage qui, selon l'américain Talmy Givón ressemblait probablement au mode d'expression « télégraphique » des victimes d'une aphasie agrammatique⁸.

Mutation génétique ou coévolution ?

De très nombreux chercheurs s'interrogent sur la corrélation entre les transformations physiques (station debout, déplacement du larynx, accroissement du volume crânien, etc.), les capacités mentales et l'émergence des activités symboliques (premier pas vers le langage et les productions artistiques). Deux positions sont actuellement en concurrence.

D'un côté, celle d'une mutation génétique (concernant le gène FoxP2). Quand aurait eu lieu cette mutation ? Récusant la thèse de l'émergence récente soutenue par R. Klein (50 000 ans), deux généticiens hawaïens, Karl Diller et Rebecca Cann⁹, affirment de leur côté que la mutation du gène FoxP2 remonte à... 1,8-1,9 million d'années, en s'appuyant sur des données plus compatibles avec les acquis génétiques, archéologiques et anthropologiques.

D'un autre côté, la coévolution entre cerveau, esprit et langage, qui recueille les suffrages d'un grand nombre de chercheurs. L'anthropologue Terrence Deacon¹⁰ avait défendu cette idée dès 1997 en émettant l'hypothèse d'une coévolution cerveau-langage selon un processus d'enrichissement mutuel. L'augmentation du cerveau au cours de l'hominisation a rendu possible les premières formes de langage symbolique, créant un environnement culturel nouveau. Ces deux phénomènes conjugués ont conduit à

7- Cf. J.-L. Dessalles, *Aux origines du langage. Une histoire naturelle de la parole*, Hermès-Sciences, 2000 et J.-L. Dessalles, P. Picq, B. Victorri, *Les origines du langage*, Editions du pommier, 2010. T. Givón, *Bio-Linguistics. The Santa Barbara lectures*, Benjam, 2002.

8- Cf. T. Givón, *Bio-linguistics*, 2001.

9- K. Diller et R. Cann, « Evidence against a genetic-based revolution in language 50 000 years ago », in R. P. Botha et C. Knight (dir.), *The Cradle of Language*, Oxford University Press, 2009.

10- Cf. T. Deacon, *The symbolic species: The co-evolution of language and the brain*, Norton, 1997.

un véritable bond cognitif. Progressivement, les cerveaux se sont adaptés aux exigences de cette nouvelle « niche culturelle » qu'est le langage (comme le castor s'est adapté à la niche écologique des lacs artificiels qu'il construisait avec ses barrages). Pour T. Deacon, tous les hominidés dotés d'une faculté de symbolisation sont effectivement liés par un vivier commun d'informations symboliques, qui est aussi inaccessible aux autres espèces que le sont les gènes humains. Le « propre de l'homme » tiendrait donc à cette aptitude partagée à manier des symboles, transmise plutôt par sélection culturelle que par des caractéristiques physiques (bipédie, volume crânien, déplacement vers le bas du larynx).

Trois théories sur les origines du langage

Le linguiste W. Tecsumeh Fitch, professeur de biologie évolutionniste à l'université de Vienne, dans son livre *The Evolution of Language* (Cambridge University Press, 2010) présente et discute trois théories de la genèse du langage articulé.

La genèse lexicale du langage est la seule qui ait suscité d'importants travaux de linguistes. Elle porte sur l'origine du matériau grammatical issu du lexique : l'idée est celle d'une genèse grammaticale par répétition de plus en plus figée. Un exemple célèbre est fourni par la descendance en français du latin *hodie* devenu en ancien français *hui* et, dans le français actuel : *au + jour + d'hui* (c'est-à-dire « au jour d'aujourd'hui »).

La genèse gestuelle du langage a été confortée par la découverte des neurones-miroirs : ces neurones s'activaient à l'exécution de certains gestes (par exemple prendre un objet), mais également à l'observation, à la représentation ou à la description de ce geste.

La genèse musicale du langage, initialement impulsée par Charles Darwin, a également ses partisans : elle suppose que le langage trouve ses sources en particulier sous la forme du « protolangage musical ».

J.F.

ENTRETIEN AVEC JEAN-MARIE HOMBERT
ET GÉRARD LENCLUD

COMMENT LE LANGAGE EST-IL VENU ?

Dans Comment le langage est venu à l'homme (Fayard, 2014), un ouvrage qui compile des siècles de débats, d'hypothèses et de spéculations sur les origines du langage, Jean-Marie Hombert et Gérard Lenclud défendent l'idée d'un processus d'apparition graduel, à l'encontre de certains chercheurs prônant que la parole résulte d'une mutation soudaine de notre espèce.

Le langage serait-il le propre de l'humain ?

Gérard Lenclud – Tout dépend, évidemment, de la définition que l'on donne du langage. Disons qu'il s'est produit une rupture entre les systèmes de communication dont disposent les animaux et le langage, à partir du moment où des êtres ont disposé des moyens d'évoquer des choses absentes de leur champ de vision, et d'en faire le contenu de messages émis intentionnellement.

Jean-Marie Hombert – Lorsque l'on parle de l'origine du langage humain, le mot « origine » renvoie à l'idée d'un commencement absolu. Le langage serait apparu d'un coup. Or tout indique que le processus a été graduel. Il se serait déroulé en trois grandes étapes :

1) d'abord un système de communication à base de signaux gestuels ;

2) puis émergence et adjonction de signaux vocaux ;

3) et très tardivement, apparition du langage tel que nous le connaissons, avec son usage compositionnel de signes (les mots) et sa régulation syntaxique. La syntaxe permet en particulier de rendre présent le passé et le futur, le possible ou l'impossible, de raconter et d'argumenter.

Quels sont les prérequis définissant le langage ?

J.-M.H. – Si l'on veut regarder très loin en arrière, le passage progressif à la bipédie a joué un rôle crucial. D'abord, il a pesé sur l'évolution de l'appareil phonatoire humain. Mais, surtout, l'adaptation bipède a impliqué la réduction du bassin. Or un bassin étroit entraîne des difficultés à la parturition. Du même coup, la sélection naturelle a joué en faveur d'un processus consistant à différer dans le temps la croissance du volume cérébral. D'où le fait que l'homme dispose durant sa très longue enfance d'un temps d'apprentissage dont la durée n'a pas d'équivalent chez les êtres vivants. Il sera mis à profit notamment dans le domaine de l'acquisition linguistique et culturelle.

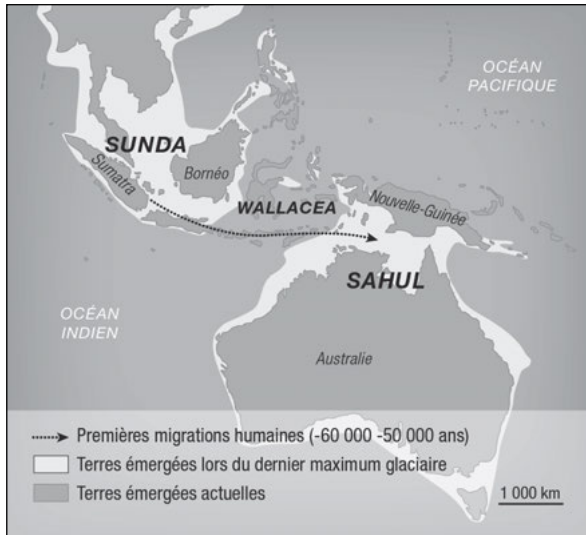
Selon vous, le langage est donc apparu graduellement. Mais quelles traces laisse le langage pour que l'on puisse situer ces étapes dans le temps ?

G.L. – Le terme de trace est équivoque. Certes il désigne des objets matériels mais aussi des entreprises, par exemple le passage des *Homo sapiens* vers l'Australie il y a environ 50 000 ans.

J.-M.H. – Notre hypothèse, avec ce voyage vers l'Australie, est que les auteurs de ces traversées maritimes – 100 kilomètres d'océan – devaient disposer de suffisamment de langage, et d'un langage suffisamment sophistiqué, pour discuter du projet et en coordonner la réalisation.

Peut-on penser que le langage ait été inventé une fois, ou plusieurs ?

J.-M.H. – Il est très compliqué de répondre à cette question. Il existe aujourd'hui environ 7 000 langues. La linguistique a les moyens de détecter l'origine d'un certain nombre de ces langues, regroupées en familles. Elle essaie, par exemple, de recenser les mots communs entre des langues apparentées afin de retrouver la langue d'origine, et elle remonte ainsi au grand maximum à 10 000 ans. Sachant qu'il y a à peu près 300 familles linguistiques – le nombre varie selon les classements –,



Il y a 120 000 ans commence la dernière glaciation. Le niveau des mers est plus bas d'environ 120 mètres, les surfaces émergées plus importantes. Il y a 60 000 ans, les hommes quittent le continent de Sunda pour gagner, via la barrière maritime de Wallacea, le continent de Sahul. Pour cela, ils doivent traverser des étendues maritimes d'au moins 100 km de large, donc avoir des embarcations, et un langage pour se coordonner. Si les Aborigènes australiens, comme tous les humains ailleurs sur la planète, maîtrisent la compétence langagière, c'est que celle-ci est antérieure à la migration qui a peuplé l'Australie voici au moins 50 000 ans, expliquent Jean-Marie Hombert et Gérard Lenclud.

et que pour la plupart, on remonte à 2 000 ans, si on se situe à 10 000 ans, on retient une douzaine de familles. Évidemment, plus on va loin dans le passé, moins il y a d'accord entre les linguistes sur les données. À 10 000 ans, il reste environ 1 % du lexique. On n'ira pas au-delà de 10 000 ans, et les *Homo sapiens* sont partis d'Afrique voici près de 70 000 ans. Sur cette période cruciale, entre 10 000 et – 70 000, la linguistique ne sait pas quoi dire.

G.L. – Inutile de dire que, dans ces conditions, l'idée d'identifier une langue mère est parfaitement illusoire !

Mais est-il possible que le langage ait été inventé en plusieurs lieux ?

J.-M.H. – Nous avons tenté de montrer que l'histoire évolutive de l'homme met en présence trois processus,

nullement coordonnés entre eux, conduisant séparément et selon des voies non linéaires, *via* une « mosaïque » de changements, à la modernité anatomique, culturelle et linguistique. Pour ce qui est du trajet menant à l'émergence du langage moderne, avec sa structure de phrase, rien n'interdit d'imaginer que des précurseurs de nos langues soient apparus en des lieux différents occupés par des *Homo sapiens*, entre 80 000 et 50 000 ans, par exemple sur le sol africain lui-même, ou quelque part entre l'Afrique et l'Australie, ou au Moyen-Orient.

À quoi ressemblait le système de communication de nos ancêtres? Communiquaient-ils avec signes et cris, comme nos cousins les chimpanzés?

G.L. – L'hypothèse retenue dans notre ouvrage est que les vocalisations des primates non humains ne sont pas les ancêtres de nos mots. Il faut savoir que les signaux vocaux des chimpanzés, dont le caractère intentionnel n'est pas toujours certifié, sont commandés par des zones cérébrales correspondant, chez nous, à celles qui commandent l'émission de vocalisations émotionnelles, comme les cris de douleur. En revanche, chez les chimpanzés, l'émission de gestes communicatifs, répondant à de véritables intentions communicatives, est contrôlée par les régions cérébrales qui sont les précurseurs de celles qui, chez nous, contrôlent l'usage du langage articulé. Aussi étrange que cela puisse sembler, les gestes du chimpanzé seraient donc l'homologue des mots humains.

Alors, demandera-t-on, pourquoi ce passage du geste à la parole dans la lignée humaine?

Disons que l'un des avantages du langage parlé est qu'il contribue, plus efficacement que la communication gestuelle, à l'entretien du lien social. Il libère de l'obligation faite à nos plus proches cousins de nouer avec autrui une relation d'individu à individu, « entre deux yeux ». L'usage de la parole permet de multiplier le nombre des interlocuteurs, et le langage fait société.

Propos recueillis par Laurent Testot

JACQUES FRANÇOIS

EXISTE-T-IL DES UNIVERSAUX DU LANGAGE ?

Un débat de près d'un siècle oppose les linguistes à propos de l'existence de traits universels – appelés « universaux » – du langage. Deux thèses s'affrontent à ce propos : pour Edward Sapir¹ et Benjamin L. Whorf², qui avaient étudié de façon approfondie les langues des peuples amérindiens, ces dernières véhiculent des univers culturels étanches, en particulier pour représenter l'espace et le temps. L'hypothèse dite de Sapir-Whorf admet donc un « relativisme linguistique » irréductible, qui met en cause toute activité de traduction entre langues culturellement éloignées.

La thèse opposée est celle de l'universalisme linguistique, dont Noam Chomsky³ est la figure emblématique. Sa théorie suppose que tout enfant dispose dans son patrimoine génétique d'une faculté innée de langage engendrant une grammaire universelle. Il s'agirait d'une prédisposition innée à reconnaître quelques principes d'organisation communs entre les langues du monde, en dépit de matériaux phonologiques, grammaticaux et lexicaux très divers. Ces deux thèses sont généralement présentées comme irréductiblement antinomiques⁴.

De nombreux linguistes savent depuis longtemps que la théorie de la grammaire universelle de Chomsky est confrontée à des contre-exemples incontournables, mais il n'en est pas de même des psychologues et neuroscientifiques qui se réfèrent massivement à la pensée chomskienne. C'est pourquoi, dans un article de

1- E. Sapir (1921), *Le Langage*, Payot, 1970, téléchargeable sur http://classiques.uqac.ca/classiques/Sapir_edward/langage/langage.html

2- B. L. Whorf, 1956, *Anthropologie linguistique*, Gonthier, 1969.

3- N. Chomsky, *Le Langage et la Pensée*, Payot, 2012.

4- Le remarquable manuel de W. Foley, *Anthropological Linguistics*, Blackwell, 1997, est bâti sur cette antinomie.

2009⁵ qui a fait grand bruit, Nicholas Evans et Stephen Levinson ont établi une liste détaillée et argumentée de ces contre-exemples à l'intention de tous les chercheurs, linguistes ou pas, adeptes de la thèse de la grammaire universelle. L'une des hypothèses centrales de la grammaire universelle est la distinction entre l'existence dans toutes les langues de deux types de matériau lexical, les noms (lexique nominal) et les verbes (lexique verbal). Ces deux ensembles peuvent occasionnellement se recouvrir dans certaines langues (par exemple, en anglais, *(the/to) house* signifie soit la maison, soit loger), mais la distinction serait universelle. Pourtant des études menées sur la langue aztèque (ou *nahuatl* classique) et sur le *pirahã* (langue d'une minuscule communauté d'Amazonie) ont remis en cause l'universalité de cette distinction.

Atomes et molécules de sens

La polémique est loin d'être close, et dans le grand débat sur le partage de propriétés entre langues, certains auteurs pensent que l'on pourrait dépasser l'antinomie radicale entre universalisme et relativisme.

Une première tentative est celle de la linguiste polonaise Anna Wierzbicka, installée depuis des décennies en Australie et auteure d'une théorie de la métalangue sémantique naturelle. Son entreprise concerne le sens des mots (ou sémantique lexicale); elle consiste à cumuler deux niveaux de sens: il existerait un premier niveau élémentaire de formation du sens des mots qu'A. Wierzbicka assimile à des atomes de sens, les *semantic primes*. Ces atomes, supposés universels sur la base de l'étude de nombreuses langues, sont au nombre d'une soixantaine environ, parmi lesquels « (quelque) chose », « corps », « partie », « bon », « mauvais », « grand », « petit », etc. À un niveau supérieur, les atomes se combinent pour former des molécules qui constituent le sens des mots de chaque langue. Même entre des langues dont le lexique véhicule des cultures très éloignées, les constituants ultimes de ces lexiques sont donc communs. Certaines de ces molécules de sens tiennent une place centrale dans une langue et lui donnent son caractère propre. Dans un livre⁶ de 1997, elle

5- N. Evans et S. Levinson, « The myth of language universals. Language diversity and its importance for cognitive science », *Behavioral and Brain Science*, n° 32, 2009; voir aussi N. Evans, *Ces mots qui meurent. Les langues menacées et ce qu'elles ont à nous dire*, La Découverte, 2012.

6- A. Wierzbicka, *Understanding cultures through their key words*, Oxford University Press, 1997.

examine les « mots-clés » de cinq langues : l'anglais, le russe, le polonais, l'allemand et le japonais. Elle étudie notamment comment ces langues expriment les notions d'amitié, de liberté ou de patrie. Ainsi le français « patrie » renvoie à l'image du père comme l'allemand « *Vaterland* », tandis que l'anglais « *homeland* » renvoie à celle du « chez soi » comme l'allemand « *Heimat* ».

L'autre entreprise, qui domine actuellement la typologie des langues, c'est-à-dire leur classement en fonction d'une grille de traits grammaticaux, est due à Joseph Greenberg⁷ qui, dès 1966, propose un classement des universaux linguistiques organisés en quatre types : (1) les universaux absolus inconditionnels (toutes les langues présentent la propriété X); (2) les tendances universelles inconditionnelles (la plupart des langues présentent la propriété X); (3) les universaux implicatifs absolus (si une langue présente la propriété X, elle présente toujours aussi la propriété Y) et (4) les tendances implicatives universelles (si une langue présente la propriété X, elle présente le plus souvent aussi la propriété Y). Le quatrième type, celui des tendances implicatives universelles, est le plus largement représenté.

Un exemple d'universel implicatif: pas de duel sans pluriel

Frans Plank et ses collaborateurs ont constitué à l'université de Constance (Allemagne) une archive des universaux⁸ très bien documentée, qui en compte plus de mille. Un exemple élémentaire est fourni par la façon de marquer le singulier ou le pluriel : certaines langues ne les marquent pas sur les noms, d'autres (comme le grec et l'arabe classiques) ajoutent une distinction entre « 2 entités » (le duel) et « plus de 2 entités ».

À cette première observation typologique s'ajoute une autre observation qui concerne directement les universaux : parmi toutes les langues actuellement décrites, aucune langue distinguant un duel n'est dépourvue d'une distinction entre singulier et pluriel ; aucune ne se contente de distinguer entre le duel et le « non-duel » (qui couvrirait à la fois 1 et supérieur à 2). Cette double observation reflète certainement une hiérarchie des besoins de communication linguistique : s'il est important pour une communauté linguistique de distinguer grammaticalement

7- J. Greenberg, *Language universals*, Mouton, 1966.

8- Universals Archive, <http://typo.uni-konstanz.de/archive/>

entre « 2 » et « plus de 2 » individus, il faut préalablement que cette communauté distingue entre « 1 » et « plus d'1 » individu. Et comme on constate par ailleurs que le duel ne s'applique généralement qu'à des personnes et non à des choses ou des événements, cela signifie que dans ces communautés s'est fait sentir le besoin de distinguer grammaticalement une action accomplie par 1, 2 ou plus de 2 individus. Si, à travers leurs critiques, N. Evans et S. Levinson visent explicitement les universaux des types 1 et 3 (les universaux sans exception, avec ou sans condition), en revanche, ils ne trouvent à contester dans ceux des types 2 et 4 (les tendances avec ou sans condition) que leur classement au titre d'« universaux » linguistiques. Mais ce n'est plus là qu'une question de terminologie.

La tendance universelle à la diversification du sens des vocables par extension métaphorique et métonymique

La linguistique dite « cognitive »⁹ a démontré depuis la fin du xx^e siècle l'usage quasiment universel des procédés de métonymie (dérivation de sens par une relation de contiguïté) et de métaphore (dérivation de sens par une relation de similarité) pour conférer aux vocables des extensions de sens. Cet usage implique que la communauté des usagers d'une langue partage l'aptitude cognitive à identifier ces relations de contiguïté et de similarité. Une rapide comparaison entre les sens principaux de *tête* en français et de *head* en anglais permet de s'apercevoir que la majorité d'entre eux dérivent du sens physique (partie du corps supérieure, etc.) par métaphore (MétA) ou par métonymie (MétO) :

Français : *tête* (Le Robert) ; I.3. partie de la tête où poussent les cheveux (MétO) ; I.4. partie vitale (ex. risquer sa tête, MétA) ; I.5. visage, quant aux traits et à l'expression (MétO) ; I.8. hauteur d'une tête d'homme (MétA II.1) ; siège de la pensée (MétO) ; III.1 personne qui conçoit et dirige (MétA) ; IV. (choses) partie supérieure / extrémité (MétA).

Anglais : *head* (Oxford learners) 2. esprit / cerveau (MétO) ; 3. taille de la tête d'une personne (... , MétA) ; 4. personne en charge d'un groupe (... , MétA) ; 7. (monnaie) face (MétA 8) ; 9. (choses) partie supérieure / extrémité (MétA).

Il n'en résulte pas nécessairement que les mêmes métaphores ou métonymies s'appliquent au français *tête* et à l'anglais *head*, mais que l'effet des deux processus est essentiel dans les deux cas.

9- Cf. G. Lakoff et M. Johnson, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, éd. de Minuit, 1986.

Plus les langues sont culturellement proches, plus il est cependant probable de rencontrer des dérivations parallèles (ex. tête III.1 ↔ *head* 2; tête I.8 ↔ *head* 3; tête IV ↔ *head* 8/9). Le parallélisme de base (la présence décisive de dérivations de sens par MétA/MétO) vaut donc entre toutes les paires de langues, qu'elles soient culturellement proches ou éloignées, c'est une tendance universelle, tandis que le parallélisme dans la cible des dérivations de sens résulte du partage culturel.

